

## EXPOSITIONS REVIEWS

### ARLES

#### Les Rencontres de la photographie. 50 ans 50 expos

Divers lieux / 1<sup>er</sup> juillet - 22 septembre 2019 (jusqu'au 25 août pour certaines expositions)

Entre hommages, regards vers le futur et surtout ancrages dans le présent, les Rencontres de la Photographie d'Arles célèbrent cette année leurs 50 ans.

On ne peut néanmoins pas dire que cette cinquantième édition soit marquée par une programmation particulièrement festive ou sortant des sentiers battus. Il s'agit plutôt d'une édition fidèle à ses principes de festival photographique généraliste, recouvrant les multiples aspects, orientations et pratiques de cette discipline, en prenant bien garde de ne jamais l'enfermer sur elle-même.

Bien sûr, l'ombre des trois fondateurs, tous décédés au cours de ces cinq dernières années – Lucien Clergue en 2014, Michel Tournier en 2016 et Jean-Maurice Rouquette en 2019 – n'a cessé d'être présente pendant la semaine d'ouverture et hommage leur a été justement rendu. Une exposition leur est indirectement dédiée puisqu'elle brasse les 50 années des Rencontres à partir des collections de celles-ci : *Toute une histoire* (Église des Trinitaires). Il y est question des grands débats qui les ont agitées, dont la première, fondamentale en 1969 : la photographie est-elle un art ? Les Rencontres auront prouvé qu'il n'aura pas fallu attendre cinquante ans pour le démontrer. Entre-temps sont intervenus les débats sur l'arrivée de la couleur, sur l'opportunité la projection des images et, plus récemment, sur l'irruption de la photographie numérique et ses changements de paradigmes.

Si Arles n'est pas un festival thématique, chaque année ce que le directeur, Sam Stoudzé, appelle des « séquences » sont proposées pour articuler l'édition tant que faire se peut. Il y est question de corps (*Mon corps est une âme*), de frontières qu'elles soient artistiques ou sociétales (*À la lisière*), d'espaces domestiques et de leur état (*Habiter*) et d'un dernier vaste sujet, intrinsèque à la photographie, *Construire l'image*, auquel on pourrait associer les *Platiformes du visible* avec les expositions Eldorado de Christian Lutz (à la Maison des Peintres) et celle d'Émeric Lhuisset, *Quand les nuages parleront*, qui aborde les conflits géopolitiques au Moyen-Orient (au cloître Saint-Trophime). Mais elles auraient pu être associées à d'autres séquences. Qui plus est, la récurrente problématique des lieux fait qu'il n'existe pas d'unité spatiale pour

ces thématiques. Les plus acrimonieux diront que le visiteur est laissé à lui-même, les autres, qu'il a toute la liberté de se construire un parcours à la carte au gré de ses déambulations ou de sa curiosité.

Il ne pourra en tout cas pas manquer deux expositions essentielles : celle consacrée à Philippe Chancel et à son ambitieux travail sur la dérive environnementale de notre planète accompagné d'une monographie éponyme) et celle orchestrée par Mohamed Bourouissa, *Libre Échange*, qui a littéralement investi les anciennes réserves à l'étage du Monoprix. Deux lieux comme deux mondes aux antipodes l'un de l'autre, quoique. Si le premier dresse une cartographie mondiale visuelle des guerres, catastrophes naturelles et pollutions en tous genres, le second, en impliquant les habitants des banlieues qu'il connaît bien, en dresse un portrait tout en nuances, destiné à briser les tabous qui les encerclent. Le tout

en revisitant son propre rapport à l'image fixe ou animée et à ses différents niveaux de lecture, sous la forme d'une rétrospective d'autant plus à propos qu'elle ne se revendique pas comme telle.

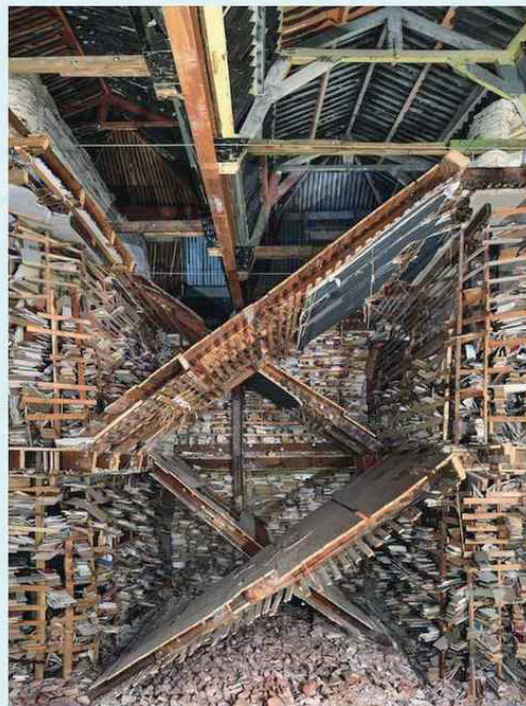
On pointera, dans la séquence *Mon corps est une arme*, plusieurs expositions qui traitent en fait des importants soubresauts qui ont marqué le dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle et contribué à redessiner une nouvelle Europe, de la fin du franquisme (*la Movida*, à l'Archevêché) à la chute du Mur de Berlin (*Corps impatients. Photographie est-allemande, 1980-1989*), en passant par ce qui était alors encore la Tchécoslovaquie communiste, sous le regard introspectif de Libuse Jarcovjaková. Ces temps ne sont pas si éloignés, mais il s'agit bien d'une autre époque, révolue à tous points de vue, entre autres au niveau des moyens de communication, qui de nos jours contribuent à accélérer les processus de révolutions populaires

et les chutes de régimes politiques jusqu'alors considérés comme bien en place.

On associera aisément le très subtil travail de Marina Gadonneix sur les reconstitutions de phénomènes naturels, *Phénomènes* dans la section *Construire l'image*, où l'on trouve notamment les derniers portraits de Valérie Belin, *Painted Ladies*, sorte d'hybridation numérique entre la photographie et la peinture.

On ne manquera pas non plus le surprenant travail architectural et sculptural de la Hollandaise Marjan Teeuwen, *Destroyed House*, et sa démarche en trois étapes. Démontage architectural d'un lieu suivi d'une reconstruction sculpturale à partir des matériaux qui viennent d'être récupérés. Ces matériaux sont ensuite reconfigurés en sculpture in situ, le temps de l'exposition. Immortalisée, cette deuxième intervention se transforme en photographies de grand format qui possèdent leur propre autonomie et sont exposées comme telles. On pourrait considérer son œuvre comme une improbable synthèse entre les césures architecturales de Gordon Matta-Clark et le land art de Richard Long. Quoiqu'adviennent leurs interventions et leur part éphémère, c'est la photographie qui leur fait traverser le temps et entrer dans l'histoire de l'art.

**Bernard Marcelis**



Between tributes, glances toward the future and especially anchorage in the present, the Rencontres d'Arles photography festival is this year celebrating its 50th anniversary.

However, we cannot say that this fiftieth edition is marked by a particularly festive programme or by one off the beaten track. It is rather an edition faithful to its principles of a general photography festival, covering the multiple aspects, orientations and practices of this discipline, taking care not to isolate itself.

Of course, the shadow of the three founders, all deceased in the past five years – Lucien Clergue in 2014, Michel Tournier in 2016 and Jean-Maurice Rouquette in 2019 – continued to be present during the opening week, and tribute is justly paid to them. One exhibition is indirectly dedicated to them since it covers the 50 years of Rencontres, starting from their collections: *What a Story!* (Église des Trinitaires). It evokes the major debates that stirred them, the first of which was fundamental in 1969: Is photography an art? The Rencontres have proved that it wouldn't take fifty years to demonstrate this. In





the meantime, discussions have taken place on the arrival of colour, on the appropriateness of image projection and, more recently, on the emergence of digital photography and its paradigm changes.

Though Arles is not a thematic festival, each year what the director, Sam Stoudz , calls "sequences" are proposed to coordinate the year's festival as much as possible. It is a question of body (My Body is a Weapon), of borders that are artistic or societal (On the Edge), domestic spaces and their state (Living) and a last vast subject, intrinsic to photography, Building the Image, to which the Platforms of the Visible could be associated with Christian Lutz's *Eldorado* exhibitions (at the Maison des Peintres) and Emeric Lhuisset's *When the Clouds Speak*, which addresses geopolitical conflicts in the Middle East (Clo tre Saint-Trophime). But they could have been associated with other sequences. Moreover, the recurring problem of sites means that there is no room for these themes. The most critical will say that visitors are left to their own devices; others, that they have the freedom to construct a route on the map according to their wanderings or curiosity.

In any case, two essential exhibitions are unmissable: the one dedicated to Philippe Chancel and his ambitious work on the environmental imbalance of our planet (*Datazone*, at the  glise des Fr res-Pr cheurs, accompanied by an eponymous monograph) and that orchestrated by Mohamed Bourouissa, *Libre  change* [Free Exchange], which has moved into the first floor of the Monoprix supermarket. Two places like two worlds opposite each other, though. While the first draws up a global cartography of wars, natural disasters and pollution of all kinds, the second, by involving the inhabitants

of the suburbs that he knows so well, paints a nuanced portrait intended to break the taboos that surround them. All this while revisiting his own relation to the still and moving image and its different levels of reading, in the form of a retrospective all the more relevant in that it does not proclaim itself as such.

In the sequence My Body Is a Weapon, there will be several exhibitions that deal in fact with the major upheavals that marked the last quarter of the 20th century, and contributed to the fashioning

of a new Europe, from the end of Francoism (*Movida*, at the Archev ch ) to the fall of the Berlin Wall (*Impatient Bodies*, *East German photography*, 1980-1989), via what was communist Czechoslovakia, under the introspective gaze of Lili-buse Jarcovj kov . Those times aren't so far away, but that was a different era, over in all respects, including the means of communication, which nowadays contribute to accelerating the processes of popular revolutions and the fall of political regimes hitherto considered stable.

Marina Gadonneix's very subtle work on reconstructions of natural phenomena can be easily associated with phenomena in the sequence Building the Image, which notably includes Val rie Belin's latest portraits, *Painted Ladies*, a kind of digital hybridization between photography and painting.

Not to be missed, the surprising architectural and sculptural work of the Dutch artist Marjan Teeuwen and her three-step approach: architectural dismantling of a place followed by a sculptural reconstruction from the materials that have just been recovered. These materials are then reconfigured in sculpture in situ for the duration of the exhibition.

Immortalized, this second intervention is transformed into large format photographs, which have their autonomy and are exhibited as such. His work could be considered an improbable synthesis between Gordon Matta-Clark's architectural caesurae and Richard Long's land art. No matter what, in its interventions and ephemeral dimension, it is photography that takes them through time and into the history of art. Immortalized, this second intervention is transformed into large-format photographs, which have their autonomy and are exhibited as such. His work could be considered an improbable synthesis between Gordon Matta-Clark's architectural caesurae and Richard Long's land art. No matter what, in its interventions and ephemeral dimension, it is photography that takes them through time and into the history of art.

Translation: Chlo  Baker

Page de gauche/page left:  
Marjan Teeuwen. « Destroyed House  
Leiden 1 », 2016

Cette page, de haut en bas/this page,  
from top: « Home Sweet Home ».

Vue de l'exposition,  
Philippe Chancel. « Datazone »,  
Vue de l'exposition,  glise des Fr res-  
Pr cheurs

